

La guerre d'Ivan

Dans la « grande guerre patriotique » racontée par l'Etat soviétique, il est question de sacrifice, de patriotisme et d'héroïsme. 27 millions de morts dont 8,6 millions de soldats : l'URSS a payé le plus lourd tribut à la Seconde Guerre mondiale. A partir du 22 juin 1941, la guerre contre l'Allemagne nazie mobilise trente millions d'hommes et de femmes. Elle est d'abord désastreuse : plus de quatre millions et demi de soldats meurent dans les six premiers mois tandis que deux millions et demi sont faits prisonniers. 45% du territoire russe est envahi par les Allemands qui mobilisent, sur ce front de l'Est, 75% de leurs effectifs. L'ennemi arrive aux portes de Moscou mais, à partir de 1943, l'Armée rouge parvient à reprendre le dessus : le tournant de Stalingrad est connu. Après la bataille de Koursk – immense marée de chars s'affrontant dans des bruits effrayants de machines, de bombardements et d'incendies –, la bataille de Bagration, déclenchée le 22 juin 1944 dans les marais occidentaux de l'URSS, constitue le second tournant.

Ces revirements ont déjà été explorés par une historiographie qui a souligné l'immense effort humain et économique entrepris, notamment pour produire l'armement nécessaire. Restait à comprendre comment l'Armée rouge avait tenu ? Qui étaient ces soldats qui rêvaient de célébrer, un jour, la chute de Berlin ? C'est cette guerre-là que Catherine Merridale nous raconte, à hauteur d'hommes : une « guerre d'Ivan », ces fantassins russes, paysans pour 75% d'entre eux.

Armée de conscription, l'Armée rouge porte les stigmates des purges staliniennes qui l'ont décapitée et des effets de la dékoulakisation sur la structuration des campagnes. Elle est surtout très mal préparée, très mal entraînée et mal équipée. Dans ces conditions, le rôle de la propagande est essentiel ; il ne pourra cependant suffire : la contrainte est là pour effrayer ceux qui seraient tentés par la désertion. Après le discours de Staline du 3 juillet 1941, l'engouement populaire est au rendez-vous, un premier temps... avant de s'essouffler au vu des conditions de combat. Comment l'armée rouge tient-elle donc ? Catherine Merridale démontre que l'importance du groupe primaire de soldats, mise en valeur par les sociologues militaires des années 1950, ne fonctionne pas tant la mortalité est élevée et la méfiance de règle entre des soldats soumis au contrôle des commissaires politiques. En revanche, l'Etat use d'un mélange de contrainte (condamnation à mort des déserteurs et, après le fameux ordre 270 de Staline d'août 1941, possibilité de s'en prendre à la famille du déserteur aussi) et de compassion (prise en charge des familles de soldats, atténuation des restrictions sur le culte) qui permet de tenir tandis que la peur de tomber dans les mains allemandes pousse à se battre jusqu'au bout.

A l'été 1942, l'hécatombe a été terrible mais les signes de renouveau sont là. Des officiers plus compétents et plus écoutés en haut lieu sont en poste. Les hommes sont mieux entraînés et plus respectueux de leurs chefs. L'ambiance change dans les unités. Des efforts sont faits dans l'habillement ; on rétablit les épaulettes supprimées par la révolution. L'armée rouge se professionnalise tandis que la production intensive d'armement commence à porter ses fruits. Des femmes sont massivement recrutées : elles se distinguent notamment comme aviatrices ou comme snipers.

Au plus près des soldats, grâce à de nombreuses sources privées ou des informations recueillies par les Allemands auprès de leurs prisonniers, Merridale observe alors de nouveaux ressorts à l'œuvre dans cette armée. Une fois la reconquête du territoire national achevée, s'ouvre un autre chapitre de la guerre : en Roumanie d'abord, en Hongrie, puis en Prusse occidentale ensuite, les soldats soviétiques se livrent à « une orgie de crimes de guerre » au premier rang desquels les viols massifs. Si la vengeance est alors le moteur explicite de cette violence, l'historienne britannique y voit aussi l'expression de ressentiments et de frustrations prenant leurs sources dans les bouleversements subis par ces Ivan dans l'Union soviétique.

L'impunité totale dont ils jouissent alors précède le silence qui recouvre ces crimes dans la guerre que l'on raconte ensuite en URSS. Dans les entretiens menés avec les anciens combattants, Merridale s'y est heurté aussi. Dans la Russie d'aujourd'hui, la « grande guerre patriotique » est encore très présente. Le sort réservé aux soldats faits prisonniers des Allemands et qui eurent à prouver leur innocence s'ils voulaient éviter le travail forcé et la déportation, la situation dramatique des invalides de guerre : tout cela est gommé par une mémoire officielle toujours héroïque et patriotique. Apparemment, le récit des Ivan et de leur guerre n'a pas perdu son potentiel subversif.

Raphaëlle Branche

Catherine Merridale, *Les Guerriers du froid. Vie et mort des soldats de l'armée rouge, 1939-1945*, Paris, Fayard, 2012, 510 p., 25€.